



Anuario de Historia de la Iglesia

ISSN: 1133-0104

ahig@unav.es

Universidad de Navarra

España

Codignola, Luca

Les premiers pas de l'Eglise dans les régions orientales de l'Amérique du nord

Anuario de Historia de la Iglesia, núm. 9, 2000, pp. 131-143

Universidad de Navarra

Pamplona, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=35509010>

► Comment citer

► Numéro complet

► Plus d'informations de cet article

► Site Web du journal dans redalyc.org

redalyc.org

Système d'Information Scientifique

Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal

Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

Les premiers pas de l'Eglise dans les régions orientales de l'Amérique du nord

Luca CODIGNOLA

Les historiens et historiennes connaissent assez bien l'histoire des premiers pas de l'Église catholique en Amérique du Nord, c'est à dire de la région qui correspond aujourd'hui au Canada de l'est et à la Nouvelle-Angleterre, pendant la première moitié du XVII^e siècle. Plusieurs églises, missions et paroisses ont fait l'objet d'études monographiques de qualité, tandis qu'on a consacré un nombre imposant de biographies aux missionnaires et aux ecclésiastiques les plus importants. Nous avons donc une bonne connaissance de la hiérarchie institutionnelle, des efforts missionnaires auprès des Autochtones, de la piété populaire des habitants de la Nouvelle-France et de l'influence du Saint-Siège sur les développements nord-américains¹. À partir de ce vaste éventail historiographique, présenté ici dans les grandes lignes, il nous paraît possible de dresser un bilan de connaissances en ce domaine.

Le choix du cadre chronologique mérite une explication. La fin du Concile de Trent, en 1563, doit être considérée comme le commencement d'une Réforme catholique et d'une conséquente réorganisation des activités missionnaires qui permit, entre autres, les débuts de la colonisation du Canada et surtout la survie de la colonie pendant toute sa première période. Le capucin français Pacifique de Provins (René de L'Escale), un missionnaire quelque peu visionnaire, mais avec une longue

1. Charles H. LIPPY-Robert CHOQUETTE-Stafford POOLE, *Christianity Comes to the Americas 1492-1776*, Paragon House, New York 1992; Mark A. NOLL, *A History of Christianity in the United States and Canada*, William B. Eerdmans, Grand Rapids 1992; Jacob E. COOKE et al. (sous la direction de), *Encyclopedia of the North American Colonies*, Charles Scribner's Sons, New York 1993, III, pp. 503-561; Terrence MURPHY-Roberto PERIN (sous la direction de), *A Concise History of Christianity in Canada*, Oxford University Press, Toronto 1996. Pour les sources romaines, voir Pierre HURTUBISE-Luca CODIGNOLA-Fernand HARVEY (sous la direction de), *L'Amérique du Nord française dans les archives religieuses de Rome 1600-1922*, Éditions de l'IQRC and Les Presses de l'Université Laval, Québec 1999, qui contient aussi des articles par PERIN-Giovanni PIZZORUSSO-Matteo SANFILIPPO.

expérience dans le Moyen Orient, en France et aux Antilles, expliqua de façon très simple, mais très immédiate, le but général de la nouvelle action missionnaire: «[R]espandre les retz de l'évangile dans les plus eslonguées contrées et nations de la terre» afin de «ramener ces peuples sauvages à la connaissance du vrai Dieu que nous adorons»². L'importance du cadre globale ne doit pas être sous-estimé. Une perspective limitée, telle que celle traditionnelle de la «conquête spirituelle du Canada», ne doit pas nous faire oublier qu'il s'agissait, selon un historien français au début des années 1940, d'un plus ample «éveil missionnaire de la France»³, et en général du monde chrétien. Par exemple, nous croyons avoir récemment démontré comment, en effet, la colonie du Saint-Laurent aussi bien que l'Acadie n'étaient qu'un pôle d'attraction mineur par rapport au clergé missionnaire d'origine française, qui était bien plus intéressé aux missions à l'intérieur de la France et davantage à celles des Indes Orientales⁴.

Pour retourner à notre cadre chronologique, la fin des «premiers pas» de l'Église en Nouvelle-France en 1658 correspond à la nomination de son premier vicaire apostolique, Mgr François de Laval. En effet, le premier évêque réorganisa son Église en transformant l'Église «missionnaire» en une Église «coloniale»⁵. Les débuts de Mgr de Laval viennent clore la période intensive de la conversion des Autochtones, la véritable motivation des départs des ecclésiastiques, hommes et femmes, pour la Nouvelle-France. Après 1658, les besoins spirituels et matériels des

2. Archives de la Sacrée Congrégation «de Propaganda Fide», Rome [dorenavant APF], SOCG, vol. 144, ff. 183rv, 195rv, Pacifique de Provins, OFM Cap, au Cardinal Bernardino Spada, Paris, 25 octobre 1646; PACIFIQUE DE PROVINS, *Le voyage de Perse et Brève relation du voyage de l'Amérique*, éd. par GODEFROY DE PARIS-HILAIRE DE WINGENE, Collegio S. Lorenzo da Brindisi dei Fr. Minori Cappuccini, Assisi 1939, p. 5*.

3. Guillaume DE VAUMAS, *L'éveil missionnaire de la France (d'Henri IV à la fondation du Séminaire des Missions Étrangères)*, Imprimerie Express, Lyon 1942.

4. CODIGNOLA, *Competing Networks: Roman Catholic Ecclesiastics in French North America, 1610-58*, «The Canadian Historical Review» 80 (1999) 539-584; CODIGNOLA, *Roman Catholic Ecclesiastics in English North America, 1610-58. A Comparative Assessment*, The Canadian Catholic Historical Association, «Historical Studies» 65 (1999) 107-124. Voir aussi Marc VENARD, *Vos Indes sont ici. Missions lointaines (et) (ou) missions intérieures dans le catholicisme français de la première moitié du XVII^e siècle*, dans Guy DUBOSCQ-André LATREILLE (sous la direction de), *Les réveils missionnaires en France du Moyen-Âge à nos jours (XII^e-XX^e siècles)*. Actes du colloque de Lyon (29-31 mai 1980) organisé par la Société d'Histoire Ecclésiastique de la France et le concours de la Société d'Histoire du Protestantisme français, Beauchesne, Paris 1984, pp. 83-89; Dominique DESLANDRES, *Le modèle français d'intégration socio-religieuse, 1600-1650. Missions intérieures et premières missions canadiennes*, thèse de doctorat, Université de Montréal (1990); DESLANDRES, *Le christianisme dans les Amériques. Amérique latine, Amérique française, Amérique britannique et Amérique de l'esclavage*, dans VENARD (sous la direction de), *L'âge de raison, 1620-1750*, Desclée-Fayard, Paris et Tournai 1997, pp. 615-736.

5. Cornelius John JAENEN, *The Role of the Church in New France*, McGraw-Hill Ryerson, Toronto 1976.

fidèles d'origine européenne sont au sommet des préoccupations du personnel ecclésiastique⁶.

Nous diviserons la période de 1563 à 1658 en trois parties. Pendant la première, de 1563 à 1610, il fut question d'une activité ecclésiastique très limitée. Nous ne connaissons ni les nombre ni les noms des missionnaires qui en furent les acteurs. La deuxième période, de 1610 à 1632, correspond véritablement au début des activités missionnaires auprès des Autochtones. Il s'agit des premières missions des Jésuites et des Franciscains Récollets en Amérique du Nord⁷. La troisième période, de 1632 à 1658, la plus dense en activités, inclut les missions jésuites au Canada et en Acadie, les missions des Franciscains Capucins en Acadie, l'activité des Ursulines et des Augustines Hospitalières de la Miséricorde de Jésus au Canada, et les initiatives des dévots laïques. Ce fut justement dans cette dernière sous-période que la mission des Jésuites parmi les Hurons eut lieu et qu'on assiste à la fondation, toute à fait surprenante par sa survivance et son succès relatif, de la ville-mission de Montréal. Il s'agit des deux événements qui rendirent célèbre la Nouvelle-France en dépit de leurs dimensions très modestes⁸.

Pourtant, il ne faut pas oublier que ce pays, immense sur papier et dans l'imagination des administrateurs coloniaux, ne s'était pas développé selon les promesses initiales. En 1629, juste avant la première conquête anglaise, la colonie française n'était constituée que d'un petit fort à Québec, une seule famille, un entrepôt pour les fourrures et un petit couvent qui abritait les Récollets. Bref, il y avait environ

6. CODIGNOLA, *The Holy See and the Conversion of the Indians in French and British North America, 1486-1760*, dans Karen Ordahl KUPPERMAN (sous la direction de), *America in European Consciousness, 1493-1750*, University of North Carolina Press, Chapel Hill 1995, pp. 195-242. La nomination de Mgr de Laval nous paraît une date clé dans l'histoire religieuse de la Nouvelle-France. Pourtant, le changement devint évident pendant le premier décennie du vicariat apostolique de Mgr de Laval, au point que nous pourrions aussi choisir 1674, c'est à dire la nomination de Mgr de Laval à l'évêché de Québec, comme date de clôture de l'église missionnaire en Nouvelle-France.

7. Nous connaissons assez bien les Jésuites, mais très mal les Récollets et encore pire les Capucins. Pour ces derniers, l'âge des missionnaires et leur provenance ne sont presque jamais mentionnées dans les documents. Le catalogue plus récent du personnel ecclésiastique au Canada est Louis PELLETIER, *Le clergé en Nouvelle-France. Étude démographique et répertoire biographique*, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal 1993, qui ne s'occupe pas de l'Acadie, de la Louisiane et des futurs États-Unis. Pour la période 1610-1658, voir CODIGNOLA, *Competing Networks*, pp. 570-584; CODIGNOLA, *Roman Catholic Ecclesiastics*, pp. 119-124.

8. Entre 1610 et 1658, les ecclésiastiques qui partirent pour la Nouvelle-France furent entre 204 et 207, dont 77 Jésuites, entre 60 et 63 Capucins, au moins 28 Récollets, 14 Augustines de la Miséricorde de Jésus, 11 Ursulines, neuf prêtres séculiers, quatre Sulpiciens et un *cordelier* (CODIGNOLA, *Competing Networks*, p. 584). Pendant la même période 22 ecclésiastiques d'origine anglaise partirent pour Terre-Neuve et la région du Maryland et de la Virginie, dont 19 Jésuites et trois prêtres séculiers (CODIGNOLA, *Roman Catholic Ecclesiastics*, pp. 119-124).

soixante personnes. Trente ans plus tard, Mgr de Laval découvrit un Canada qui consistait d'une petite colonie française le long du fleuve Saint-Laurent. Le village de Québec, établi en 1608, en était le centre administratif et ecclésiastique. En descendant le fleuve, les Français avaient établi les postes de Trois-Rivières en 1634 et de Montréal en 1642. La croissance de la population avait été lente et difficile. Il n'y avait que 2,690 résidents en 1660, qui avaient par ailleurs doublé leur nombre par rapport aux 1,206 de 1650. Théoriquement, Mgr de Laval avait aussi juridiction sur l'Acadie, c'est-à-dire sur cette région maritime correspondante aujourd'hui à la Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick, dont la population avait atteint à son époque les 300/400 résidents⁹.

La présence des nations autochtones à l'intérieur ou à côté de la communauté française distinguait l'expérience de l'Église de la Nouvelle-France de celle de France. Avec elles les Français d'Amérique entretenaient des rapports commerciaux, diplomatiques et militaires. Au moment de l'établissement des Français, si les Montagnais et les Algonquins n'étaient pas nombreux dans la région de Québec, les Souriquois (ou Mik'maq) de la région maritime et les Hurons (ou Ouendats) de la future province de l'Ontario comptaient sur des populations de 3,000 et 20,000 membres respectivement. Comme l'écrivait le supérieur jésuite aux pays des Hurons, Jérôme Lalemant, en 1639, «Nous[les Français] nous trouvons icy comme au milieu d'une mer où un million de personnes se noyent»¹⁰.

Avec la recherche du passage du nord-ouest, le développement du commerce et l'accroissement du prestige de la Couronne, l'évangélisation des «sauvages» constituait une des motivations principales de la colonisation française pendant toute la première période. Soulignons que les Français, pas plus que les autres Européens, ne doutèrent jamais que les Autochtones étaient des êtres humains dignes des efforts de l'évangélisation. Les bulles papales de 1493 et 1537 avaient déjà réglé la question dans ce sens¹¹, bien que certains philosophes, qui n'avaient aucune expe-

9. La France avait 16 millions d'habitants au début du XVII^e siècle et 19 millions en 1650. La Nouvelle-Angleterre en avait 32,600 en 1660. Voir Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle France [1524-1674]* (4 vols. en 5 tomes parus), Fides, Montréal 1963-1997; John Alexander DICKINSON-Brian YOUNG, *A Short History of Quebec. A Socio-Economic Perspective*, Toronto: Copp Clark Pitman, Toronto 1993 (1988).

10. Jérôme LALEMANT, SJ, *Relation de ce qui s'est passé dans le pays des Hurons, pays de la Nouvelle-France, Ossossanné, 7 juin 1639*, publié dans Lucien CAMPEAU, *Monumenta Novae Franciae*, IV: *Les grandes épreuves (1638-1640)*, Institutum Historicum Societatis Iesu, Rome, et Les Éditions Bellarmin, Montréal 1989, p. 371.

11. Alexandre VI, bulles *Inter cetera* (3-4 mai 1493), et Paul III, bulles *Veritas Ipsa* ou *Sublimis Deus* (2 et 4 juin 1537), publiées dans Josef METZLER (sous la direction de), *America Pontificia Primi Saeculi Evangelizationis, 1493-1592: Documenta pontificia ex registris et minutis praesertim in Archivo Secreto Vaticano existentibus*, I, Libreria Editrice Vaticana, Città del Vaticano 1991, I, pp. 71-75, 364-366.

rience directe de relations avec les Autochtones, continuèrent pendant longtemps à s'amuser avec cette possibilité. En outre, l'évangélisation était une préoccupation qui ne concernait pas seulement les ecclésiastiques. Toute commission royale adressée aux chefs dirigeants des expéditions commerciales, militaires ou d'exploration spécifiait, parmi les devoirs de ces derniers, celui de promouvoir la conversion des Autochtones. De la même façon la production littéraire liée à ces entreprises ne manquait jamais d'insister sur les vastes multitudes d'Autochtones qui n'attendaient que d'être sauvés par la parole de Dieu. On insistait sur le fait que les peuples du Nouveau Monde, ainsi que ceux de l'Afrique, étaient «infinis et dociles», bien disposés envers les Européens, impatients d'écouter et de «recevoir notre Sainte Foi». On s'imaginait donc que les conversions seraient rapides et nombreuses¹².

Étant donné donc que l'Amérique du Nord était peuplée de multitudes d'Autochtones et qu'il était un devoir des chrétiens d'Europe de procurer leur salut, la question était qui, en pratique, devait s'en occuper. Pendant le XVI^e siècle et la première décennie du XVII^e, il ne fut pas question de procéder à aucune activité évangélisatrice. Pendant le XVI^e siècle, les Français furent incapables d'implanter une colonie dans le Nouveau Monde et les rares tentatives des années 1530 et 1540 dans la région de Québec restèrent sans issue. À partir de la moitié du siècle les mouvements de pêcheurs bretons, normands et basques dans l'Atlantique du Nord étaient pourtant considérables. Cette circulation de plusieurs centaines de navires serait supérieure à celle des flottes espagnoles qui voyageaient vers l'Amérique centrale et méridionale¹³. Les équipages de ces navires avaient besoin d'assistance spirituelle, et nous savons qu'un certain nombre de prêtres les accompagnèrent pendant leurs traversées. Mais ni ces hommes d'église ni les pêcheurs n'étaient intéressés aux Autochtones. Ils considéraient les navires comme de simples extensions de leur paroisse d'origine, et, quand ils doutaient de la légitimité de leurs pouvoirs spirituels, ils en demandaient la confirmation à l'évêque qui avait juridiction sur le port de départ du navire¹⁴. La dépendance juridictionnelle des évêques des ports de départ fut la

12. APF, SOCG, vol. 141, ff. 108rv, 113rv, Pacifique de Provins à Francesco Ingoli, Paris, 17 octobre 1641 («populi infiniti et domesticati»); APF, SOCG, vol. 25, ff. 205rv-206rv, Pacifique de Provins à [Ingoli], Paris, 9 mars 1644 («ricevere nostra Santa Fede»). Voir CODIGNOLA-PIZZORUSSO, *Les lieux, les méthodes et les sources de l'expansion missionnaire du moyen-âge au XVII^e siècle: Rome sur la voie de la centralisation*, dans Laurier TURGEON-Réal OUELLET-Denys DELÂGE (sous la direction de), *Transferts culturels en Amérique et ailleurs (XVI^e-XIX^e siècles)*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, et Paris, L'Harmattan 1994.

13. TURGEON, *Le temps des pêches lointaines. Permanence et transformation (vers 1500-vers 1850)*, dans Michel MOLLAT DU JOURDIN (sous la direction de), *Histoire des pêches maritimes en France*, Privat, Toulouse 1987, pp. 136-138.

14. Voir par exemple Pierre Coton, SJ, à Claudio Aquaviva, SJ, Fontainebleau, 25 octobre 1604, publié dans CAMPEAU, *Monumenta, I: La première mission d'Acadie (1602-1616)*, Rome: Apud Monumenta Hist. Soc. Iesu, Rome, et Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1967, pp. 4-6; APF, SOCG,

base juridique sur laquelle l'archevêque de Rouen, François de Harlay de Champvallon, afficha pendant longtemps son opposition à Mgr de Laval.

Ce ne fut donc que pendant les débuts de la colonisation française en Nouvelle-France, en 1610, que le premier prêtre français traversa l'Océan Atlantique pour se devouer spécifiquement à la conversion des Autochtones¹⁵. Jessé Fléché, un prêtre séculier du diocèse de Langres, avait été engagé par le leader de la nouvelle colonie de Port-Royal (aujourd'hui Annapolis Royal, en Nouvelle-Ecosse), Jean de Biencourt, Sieur de Poutrincourt et de Saint-Just, pour procurer le bien-être spirituel des Souriquois. Au lieu de se contenter des facultés de son évêque, pour des raisons qui nous restent inconnues Fléché demanda et obtint l'approbation du nonce en France, Roberto Ubaldini¹⁶. Fléché ne resta que quelques mois en Acadie. L'année suivante ce furent deux Jésuites, Pierre Biard et Énemond Massé, qui suivirent la même procédure, un geste encore plus surprenant étant donné qu'ils faisaient partie d'un ordre religieux très puissant et qui jouissait déjà de certains privilèges extraordinaires, connus comme «facultés des Indes», qui soustrayaient la Compagnie de la juridiction des évêques ordinaires¹⁷. En 1618, des Récollets obtinrent du successeur de Ubaldini, Guido Bentivoglio, la permission d'établir leur mission au Canada, où ils s'engageaient «à enseigner et instruire ces pauvres sauvages dans les choses de la Foi»¹⁸.

La multiciplité et l'absence de coordination de ces démarches missionnaires, un fait qui concernait non seulement l'Amérique du Nord mais tous les pays non-

vol. 418, ff. 234rv-235rv, Pierre de Neufville à Clement IX, [Rome, 1668/1669]; APF, SOCG, vol. 419, f. 390rv, de Neufville à la Propagande, [Rome, 1669]; APF, SOCG, vol. 418, ff. 233rv, 236rv, notes de la Propagande sur la lettre de de Neufville, [Rome], 26 mai 166. Sur la juridiction spirituelle sur les navires, voir CAMPEAU, *Les initiatives de la S. Congrégation en faveur de la Nouvelle-France*, dans METZLER, ed., *Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Memoria Rerum. 350 anni a servizio delle missioni 1622-1972*, Herder, Freiburg, I/2: 1622-1700, 1972, p. 729; Alain CABANTOUS, *Le ciel dans la mer: Christianisme et civilisation maritime (XVe-XIXe siècle)*, Librairie Arthème Fayard, Paris 1990, pp. 213-229.

15. «[D]u moins autant qu'on sache», selon l'historien jésuite canadien Campeau, l'autorité reconnue sur ce sujet (CAMPEAU, *Initiatives*, p. 729).

16. Marc LESCARBOT, *Relation dernière de ce qui s'est passé au voyage du sieur de Poutrincourt en la Nouvelle-France depuis 20. mois en ça*, Jean Millot, Paris 1612, p. 10, publié dans CAMPEAU, *Monumenta*, I, p. 176.

17. Archivio Segreto Vaticano [dorenavant ASV], Segreteria di Stato, Francia, vol. 54, f. 131r, Roberto Ubaldini à Scipione Borghese, Paris, 20 octobre 1610, publié dans CAMPEAU, *Monumenta*, I, p. 86. Voir aussi APF, Informazioni, vol. 136, f. 570rv, Lorenzo de Paoli à Paul V, [Rome, 1610/1611].

18. ASV, SS, Francia, Miscel. Arm. I, vol. 34, f. 196rv, Denys-Simon de Marquemont à Paul V, [Rome, novembre 1617] («insegnar et instruire quelli poveri Selvaggi nelle cose della Fede»); APF, SOCG, vol. 259, ff. 190v, 195rv, Guido Bentivoglio à Joseph le Caron, Paris, 20 mars 1618. Voir aussi CAMPEAU, *Initiatives*, pp. 732-734.

Les premiers pas de l'Eglise dans les régions orientales de l'Amérique du nord

catholiques qui n'étaient pas soumis aux couronnes ibériques, aurait dû se terminer en 1622 avec l'établissement de la Sacrée Congrégation «de Propaganda Fide». À partir de cette date, tous les missionnaires auraient dû se soumettre à la juridiction de la nouvelle Congrégation et recevoir d'elle leur pouvoirs spirituels. Pourtant, cet organisme, à propos duquel je ne peux que faire référence à l'article du grand spécialiste et ancien archiviste de la Congrégation, le père Josef Metzler, OMI¹⁹, ne fit pas l'unanimité. Il avait été créé pour coordonner l'activité missionnaire et centraliser les informations provenant des pays lointains, pour combattre la Réforme protestante et promouvoir l'union avec les Églises orientales. Mais les ordres religieux, parmi lesquels il y avait ceux qui étaient au Canada, c'est à dire les Jésuites, les Récollets et les Capucins, jugèrent le nouveau rôle de coordination de la Propagande comme une atteinte à leur indépendance²⁰.

En effet, les ordres religieux avaient été pendant longtemps très actifs dans le travail missionnaire en Europe et ailleurs bien avant l'établissement de la Congrégation. Pourtant ceux qui s'étaient déjà engagés en Nouvelle-France réagirent de façon différente. Les Jésuites refusèrent de se plier aux exigences de la Propagande et continuèrent à faire semblant que leurs missions au Canada et en Acadie ne dépendaient que des supérieurs de la province de Paris. Les Récollets, qui pourtant jouissaient de bonnes relations avec la Propagande, en 1632 n'obtinrent pas du tout-puissant Armand-Jean Du Plessis, le cardinal de Richelieu, la permission de retourner au Canada. Ils furent remplacés par les Capucins. Richelieu confia la responsabilité sur la Nouvelle-France entière à ces derniers en janvier 1632, bien que les supérieurs de l'ordre limitèrent leur juridiction à l'Acadie. À l'opposé des Jésuites, les Capucins jouissaient des bonnes relations avec la Propagande²¹.

Toutes ces démarches à l'intérieur de l'Église catholique romaine et gallicane pendant toute la période qui précéda la nomination de Mgr de Laval comme vicaire apostolique en 1658, firent en sorte que la mission du Canada était gérée comme une dépendance lointaine de la province de Paris de la Compagnie de Jésus. Son

19. Voir, entre autres, METZLER (sous la direction de), *Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Memoria Rerum. 350 anni a servizio delle missioni 1622-1972*, Herder, Freiburg 1971-1976.

20. CODIGNOLA, *Guide des documents relatifs à l'Amérique du nord française et anglaise dans les archives de la Sacrée Congrégation de la Propagande à Rome, 1622-1799*, Archives nationales du Canada, Ottawa 1990, pp. 7-8.

21. Archives des Affaires Étrangères, Paris, Mémoires et documents sur l'Amérique, IV, f. 124rv, Louis XIII à Claude Bouthillier, 16 mars 1633, publié dans Clarence-Joseph d'ENTREMONT, *Histoire du Cap-Sable de l'an mil au Traité de Paris*, Hebert Publications, Eunice 1981, II, p. 484; Université de Montréal, Collection Baby, Documents divers H2, boîte 65, Richelieu, Ordre pour le passage des Jésuites, Saint-Germain-en-Laye, 14 avril 1632, publié dans CAMPEAU, *Monumenta*, II: *Établissement à Québec (1616-1634)*, 1979, pp. 273-276.

supérieur résidait à Québec et était considéré comme le supérieur de l'Église canadienne, au point qu'il siégeait avec le gouverneur général dans le conseil de la colonie. Jusqu'en 1649, il nommait régulièrement un de ses confrères au poste de supérieur de la mission huronne. Les Jésuites s'occupaient aussi, faute de mieux, de l'assistance spirituelle aux Européens du Canada, qui à cause de l'absence d'un évêque n'étaient pas encadrés dans un système de paroisses sous la responsabilité du clergé séculier. Il faut avouer que les Jésuites du Canada avaient bien mérité leur place prédominante dans la société canadienne du premier demi-siècle. En l'absence de l'essor économique de la colonie et de sa croissance démographique, ce ne fut que grâce au fonds de l'Église et à son personnel laïque, et donc surtout aux Jésuites, que la colonie du Saint-Laurent survécut aux difficultés majeures qu'elle dut affronter pendant les années 1630 et 1640²².

Avant la deuxième conquête anglaise de l'Acadie, survenue en 1654, la situation ecclésiastique de l'Acadie était plus complexe. Il y avait quelques Jésuites au nord et quelques Récollets au sud, ces derniers étant restés en dépit de l'ordre de Richelieu de quitter la colonie. Mais la région, dont les établissements étaient très peu peuplés et dispersés sur le territoire, était surtout administré par le Capucins de la province de Paris. Le gardien de cette province nommait le supérieur en Acadie. En effet, l'expérience capucine dans la région maritime, qui comprenait aussi la Nouvelle-Angleterre, paraît très proche à l'expérience jésuite dans l'ouest. Il se consacrèrent surtout à l'évangélisation des Autochtones et leur nombre était tout à fait comparable ou légèrement supérieur aux Jésuites²³. Pourtant la production littéraire de la Compagnie de Jésus rendit célèbre l'apostolat canadien des ses membres, tandis que le Capucins ne mirent pas sur papier leur expérience acadienne. En outre, leur documentation manuscrite est aujourd'hui presque entièrement perdue. On ne peut que spéculer, à partir des traces fragmentaires qui nous restent, au sujet de l'ampleur de leur activité.

Capucins, Récollets et Jésuites étaient donc partis vers la Nouvelle-France, afin de convertir les Autochtones. En Acadie, l'évangélisation des Souriquois fut confiée aux Capucins. Nous savons qu'à Port-Royal entre 1644 et 1650 ils avaient mis sur pied une école pour les enfants autochtones. Celle-ci était dirigée par Jeanne de Brice, une riche veuve d'Auxerre, en Bourgogne, venue dans la colonie à l'incitation de Pacifique de Provins, alors préfet de la mission de la Nouvelle-Fran-

22. William John ECCLES, *The Role of the Church in New France*, in ECCLES, *Essays on New France*, Oxford University Press Toronto 1987, pp. 26-37; ECCLES, *The French in North America 1500-1783. Revised Edition*, Fitzhenry & Whiteside, Toronto 1998 (1972), p. 42.

23. 60/63 Capucins entre 1632 et 1656 contre 77 Jésuites entre 1610 et 1658 (CODIGNOLA, *Competing Networks*, pp. 570-584).

Les premiers pas de l'Eglise dans les régions orientales de l'Amérique du nord

ce²⁴. L'influence des Capucins sur les Souriquois fut apparemment assez modeste²⁵. Le fait que la province de Paris était bouleversée par des conflits internes et que l'Acadie l'était aussi à cause d'un espèce de guerre civile qui opposait les deux plus importantes familles de la région ne rendit plus facile le travail des missionnaires²⁶.

Nous connaissons mieux l'expérience des Récollets grâce aux célèbres ouvrages du frère Gabriel Sagard²⁷. Les Récollets furent les premiers à expérimenter les problèmes de l'évangélisation en Amérique du Nord. Leur difficulté à communiquer avec les Montagnais et les Hurons les convainquirent que ces peuples devaient apprendre à vivre «à la française» avant qu'aucune conversion ne fût possible. Les Récollets essayèrent de persuader les Amerindiens à abandonner leur nomadisme, à vivre près des villages européens et à envoyer leurs enfants à l'école, mais sans succès notable.

En 1639, deux communautés religieuses de femmes, les Ursulines et les Augustines Hospitalières de la Miséricorde de Jésus, établirent des couvents dans la Nouvelle-France avec l'objectif principal de s'engager dans l'évangélisation des Autochtones. Leurs efforts ne furent pas couronnés de succès, mais les religieuses décidèrent de rester quand même pour se dévouer aux besoins de la communauté d'origine française, tel que les deux communautés le faisaient en France.

Dans ce cadre, les Jésuites du Canada représentent l'exception à la règle de l'échec généralisé. Ils furent accueillis dans le pays des Hurons en 1633, comme contrepartie de la permission donnée aux Autochtones de commercer avec les Fran-

24. APF, SOCG, vol. 199, ff. 397rv-398rv, 407rv-408rv, *Pacifique de Provins à la Propagande*, Paris, 24 juin 1644; APF, SOCG, vol. 259, ff. 205rv-206rv, *Pacifique de Provins à [Ingoli]*, Paris, 9 mars 1644. Voir CODIGNOLA, *Pacifique de Provins and the Capuchin Network in Africa and America*, dans Patricia Galloway et Philip Poulin Boucher (sous la direction de), *Proceedings of the Fifteenth Meeting of the French Colonial Historical Society. Martinique and Guadeloupe, May 1989*, University Press of America, Lanham 1992, pp. 46-60.

25. CODIGNOLA, *Pacifique de Provins*; CAMPEAU, *Monumenta*, VI: *Recherche de la paix (1644-1646)*, Institutum Historicum Societatis Iesu, Rome, et Les Éditions Bellarmin, Montréal 1992, p. 389; Harald E.L. PRINS, *The Mi'kmaq. Resistance, Accommodation, and Cultural Survival*, Harcourt Brace College Publishers, Fort Worth 1996, pp. 71-77; William C. WICKEN, *Encounters with Tall Sails and Tall Tales: Mi'kmaq Society, 1500-1760*, Thèse de doctorat, Université McGill, 1994, p.p. 309-322.

26. Marjorie Anne MACDONALD, *Fortune & La Tour. The Civil War in Acadia*, Methuen, Toronto 1983; Raoul DE SCEAUX, *Histoire des Frères Mineurs Capucins de la province de Paris (1601-1660)*, Éditions Notre-Dame de la Trinité, Blois 1965.

27. [Gabriel SAGARD, OFM Rec], *Le grand voyage du pays des Hurons, situé en l'Amérique vers la mer douce et derniers confins de la nouvelle France Ou il est traicté de tout ce qui est du pays & du gouvernement des Sauvages Avec un Dictionnaire de La langue huronne. Par Fr. Gabriel Sagard Recollet de St. Francois de la province St. Denis*, D. Moreau, Paris 1632; SAGARD, *Histoire du Canada et des Voyages que les Frères Mineurs Récollets y ont faits pour la conversion des Infidèles*, C. Sonnius Paris 1636. Voir aussi SAGARD, *Le grand voyage du pays des Hurons, suivi du Dictionnaire de la langue huronne*, éd. par Jack WARWICK, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal 1998, l'édition la plus récente.

Luca Codignola

çais et de jouir de l'alliance militaire de ces derniers contre la Confédération Iroquoise. Pendant que les Hurons les toléraient, les Jésuites apprirent leur langues et coutumes et gagnèrent leur respect grâce à leur capacité de survivance dans ce pays inconnu et hostile. Ils apprirent aux Hurons les rudiments de la Foi chrétienne et la façon d'adapter leur vie aux commandements de l'Évangile. Bien qu'ils n'étaient pas particulièrement attirés vers la culture autochtone, comme à la même période en Inde et surtout en Chine, les Jésuites exercèrent de la patience et s'accomodèrent de compromis autant que possible²⁸.

Entre 1634 et 1650, une bonne moitié de la nation huronne fut baptisée et se joignit à la communauté catholique de l'Amérique du Nord. Leur nombre augmenta après 1647, quand la nation huronne commença à subir les derniers assauts des Iroquois lorsque les conflits internes se manifestèrent entre chrétiens et traditionalistes. En 1650, à la fin de la dernière phase d'une guerre entre Hurons et Iroquois qui avait duré presque un siècle, le pays huron n'existait plus. Les survivants s'étaient enfuis vers les établissements français du Saint-Laurent, où ils résidaient depuis ce moment tragique.

Quel que fut leur succès avec les Hurons, après leur desispersion en 1650 le travail missionnaire recommença presque à zéro. Mais l'enthousiasme et le zèle missionnaire du début du siècle étaient disparus. Comme le démontrent bien les sources jésuites, le travail d'évangélisation s'était avéré bien plus difficile et beaucoup moins rapide que prévu. Ces difficultés, qui, par ailleurs, paraissent avoir été partagées aussi par les missionnaires des autres ordres, peuvent être résumées sous trois rubriques: la langue, les coutumes sexuels et la nourriture.

En ce qui concerne la langue, s'il y avait parmi les jésuites des linguistes de renom, tel que Jean de Brébeuf, la plupart n'arrivait qu'à s'exprimer de façon très élémentaire. Souvent, il y avait incompatibilité entre le raisonnement des Autochtones et celui des Européens. En outre, le vocabulaire des Autochtones non seulement manquait de mots qui étaient essentiels à l'enseignement chrétien, tels que pain, sel, levure, chandelle, règne, berger et ouailles, mais ce vocabulaire n'arrivait pas à expliquer des concepts tels que la Trinité ou la Virginité de Marie, que par ailleurs les Européens eux-mêmes n'acceptaient qu'en tant que mystères. En 1638 un autre linguiste jésuite, Charles Garnier, se plaignait que «Nos mystères leur sont tous nouveaux; leur langue ne nous fournit que bien peu des mots qui nous seroient nécessaires»²⁹.

28. Sur l'expérience des Jésuites parmi les Hurons, voir les interprétations, souvent divergentes, de Bruce Graham TRIGGER, *Natives and Newcomers. Canada's «Heroic Age» Reconsidered*, McGill-Queen's University Press, Montréal et Kingston 1985; CAMPEAU, *La mission des jésuites chez les Hurons 1634-1650*, Les Éditions Bellarmin, Montréal, et Institutum Historicum S.I., Rome, 1987.

29. Charles Garnier à Henri Garnier de Saint-Joseph, La Rochelle, 28 avril 1638, publié dans CAMPEAU, *Monumenta*, IV, p. 32.

Les premiers pas de l'Eglise dans les régions orientales de l'Amérique du nord

Aucun compromis n'était acceptable vis-à-vis de comportements sexuels des Autochtones jugés répréhensibles: la polygamie, le divorce, la liberté sexuelle, surtout des filles, avant le mariage. Dans sa *Relation* de 1639, le supérieur jésuite du Canada, Paul Le Jeune, racontait que «quelques femmes impudentes, s'approchant la nuit de quelques hommes, les ont sollicités à mal en secret». Ces hommes, évidemment des convertis, leur auraient répondu: «Je croy en Dieu; je le prie tous les jours; il défend ces actions; je ne les saurois commettre». La coutume du pays voulait que les jeunes hommes qui désiraient marier une femme «luy [allaient] faire l'amour la nuit». Ils auraient reçu cette réponse par les femmes converties: «Allez-vous-en trouver les Pères. Faites-vous instruire et baptiser, puis je vous parleray, non pas la nuit, mais le jour»³⁰. Ces deux épisodes montrent à quel point l'écart entre les coutumes sexuelles des Autochtones et les enseignements des religieux était immense.

Aux yeux jésuites, la «gastronomie» autochtone était tout simplement dégoûtante. Ils se plaignaient aussi de la saleté des femmes huronnes qui préparaient la nourriture, qui vivaient dans des conditions abominables, entourées d'ordures et ne lavaient jamais leurs ustensiles. La répugnance pour la nourriture était par ailleurs liée à la difficulté des missionnaires, membres de l'élite de la société française, de s'habituer à la façon de vivre des Autochtones. Les maringouins et les mouches noires pendant le printemps et l'été, le froid et la fumée à l'intérieur des cabanes pendant l'automne et l'hiver représentaient pour eux des obstacles majeurs qu'on réussissait à surmonter seulement grâce à ses convictions religieuses profondes³¹.

L'Eglise de la Nouvelle-France avait donc trouvée sa justification initiale dans son rôle missionnaire. Pourtant, elle s'occupait aussi du bien-être spirituel et des besoins matériels de la communauté d'origine européenne, dont le nombre était réduit, mais en croissance. Entre l'Eglise de France et celle de la Nouvelle-France, il y avait la présence des Autochtones, cependant, il y avait également d'autres différences qu'il faut souligner.

Jusqu'au milieu des années 1630, la communauté française du Saint-Laurent, que nous connaissons mieux de celle de l'Acadie, était relativement petite et sa piété et observance religieuse faisaient l'objet des éloges des Jésuites. Avant 1663 les sources nous peignent une société avec un niveau satisfaisant d'observance religieuse, et où les blasphèmes, l'ivrognerie et les pratiques sexuelles illicites n'étaient un

30. Paul LE JEUNE, SJ, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1639...*, Sébastien Cramoisy, Paris, 1640, dans CAMPEAU, *Monumenta*, IV, pp. 294-295.

31. Sur ces problèmes, voir CODIGNOLA, *The French in Early America: Religion and Reality*, dans Deborah L. Madsen (sous la direction de), *Visions of America Since 1492*, Leicester University Press, Londres 1994, pp. 35-56.

problème majeur. L'historien canadien Marcel Trudel nous fournit la liste de soixante cas de comportement criminel pendant la période de 1636 à 1663. Ils concernent surtout les pratiques sexuelles illicites, l'ivrognerie et les blasphèmes. Après 1663, le nombre des habitants augmenta, mais les ecclésiastiques n'augmentèrent pas en proportion aux besoins de la population, et les cas de comportement criminel augmentèrent en conséquence³².

Pourtant on trouve des exemples de mauvaise conduite. Déjà, vers 1634 les Jésuites commencèrent à envisager un système de réserves pour protéger les Autochtones de l'influence négative de certains membres de la communauté française. Ils craignaient surtout l'exemple de la mauvaise conduite des coureurs-de-bois, qui profitaient de la liberté sexuelle des femmes autochtones. L'Église ne réussit pas non plus à freiner la vente de boissons enivrantes aux Autochtones, qui, en 1636, constitue le deuxième acte criminel qui fut puni dans la colonie³³. Plus tard, la communauté canadienne montra une indépendance d'esprit par rapport au clergé qui était inconnue en France. Par exemple, ils refusèrent de financer l'Église à travers le paiement de la dîme, tel que préconisé par Mgr de Laval et ses successeurs, en soutenant que les services rendus par le clergé ne les justifiaient pas.

Bien que théoriquement sous la juridiction de la Propagande, jusqu'à 1658 soit l'Église missionnaire, qui s'occupait des Autochtones, soit l'Église coloniale, qui fournissait ses services aux Européens, relévaient donc des ordres religieux. Mais déjà aux débuts des années 1630 il fut question de la nomination d'un évêque ou d'un vicaire apostolique avec un titre *in partibus*. Pendant les années 1650 les Jésuites réussirent à faire nommer le premier vicaire apostolique du Canada, Mgr de Laval, alors un prêtre séculier de 34 ans qu'ils considéraient comme un candidat fiable. Mgr de Laval fut choisi au début de 1657, fut consacré comme évêque *in partibus* de Petrée en 1658, et arriva dans son vicariat apostolique en 1659. Pendant tout son vicariat (1658-1674) il entretint des relations régulières et amicales avec la Propagande, qui d'ailleurs avait contribué d'une façon décisive à surmonter les obstacles qui s'opposaient à sa nomination³⁴.

32. Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France*, III/2: *La seigneurie des Cent-Associés. La société*, Fides, Montréal 1983, pp. 453-463.

33. TRUDEL, *Histoire*, p. 455 (1636).

34. Le meilleur étude sur la nomination de Laval est celui de Matteo SANFILIPPO, «Tra curia di Roma e corte di Francia: la fondazione della diocesi di Québec (1631-1674)», dans Gianvittorio Signorotto et Maria Antonietta Visceglia (sous la direction de), *La corte di Roma tra cinque e seicento «teatro» della politica europea*, Bulzoni, Rome 1998, pp. 481-507, qui utilise un grande quantité de nouvelles sources. Voir aussi CAMPEAU, *L'évêché de Québec (1674). Aux origines du premier diocèse érigé en Amérique française*, Québec: La Société Historique de Québec, Québec 1974; CAMPEAU, *Monumenta*, II, pp. 63*-64*; CODIGNOLA, *Competing Networks*, pp. 566-568.

Les premiers pas de l'Eglise dans les régions orientales de l'Amérique du nord

La normalisation de l'Église de la Nouvelle-France commença donc avec Mgr de Laval. En 1663 il créa le Séminaire de Québec, une filiation du Séminaire des Missions-Étrangères de Paris qui, dans le projet de l'évêque, aurait formé les nouveaux prêtres et aurait servi de résidence aux curés lorsqu'ils n'étaient pas assignés à une paroisse. La première paroisse, Notre-Dame-de-Québec, fut établie en 1664. Ce fut sous son administration que l'Église canadienne cessa de considérer son rôle missionnaire vis-à-vis les Autochtones comme son rôle primordial. Il n'était pas question d'abandonner complètement l'activité missionnaire, mais les missions devinrent l'exception, plutôt que la règle, parmi les ecclésiastiques, qui dorénavant s'occupaient plutôt de la communauté d'origine européenne.

Luca Codignola
Centre de Recherche en Études Canadiennes
Università di Genova
Via Lomellini, 8
I-16124 Genova
codignol@unige.it